

**www.e-rara.ch**

## **Tableau des guerres de la révolution de 1792 à 1815**

**Gayant, Paul**

**Paris, 1838**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 34404

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-73958>

Campagnes de 1810 a 1812, en Espagne et en Portugal.

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

## CAMPAGNES DE 1810 A 1812,

### EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL.

#### OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DU MIDI.

Attaque de la Sierra-Morena (20 janvier 1810).—Prise de Grenade (28).—De Séville (31).—De Malaga (5 février).—Blocus de Cadix (5).—De Badajoz (12).—Prise du fort de Matagorda (12 avril).—De Murcie (23).—Deuxième expédition de Murcie (août).—Combat sous Malaga (15 août).—Combat de Baza (2 novembre).—Siège d'Olivenza (11 janvier 1811).—Prise d'Olivenza (22).—Siège de Badajoz (28).—Secours espagnol (6 février).—Sortie générale (7).—Combat de San-Cristobal ou de la Gebora (19).—Prise de Badajoz (11 mars).—De Campo-Mayor (21).—Marche de la Peña (28 février).—Bataille de Chiclana (5 mars).—Prise d'Olivenza par les alliés (15 avril).—Siège de Badajoz (4 mai).—Bataille de la Albuera (15).—Levée du siège (17 juin).—Mouvemens dans le royaume de Grenade (août).—Expédition sur Tarifa (8).—Siège de Tarifa (décembre).—Levée du siège (4 janvier 1812).—Prise de Badajoz par les alliés (6 avril).—Combat de Llerena (11 avril).—Mouvemens dans la Sierra de Ronda (juin-juillet).—Retraite de l'armée (25 août).—Sa jonction avec l'armée d'Aragon.

La paix ayant été conclue avec l'Autriche, l'empereur porta, au commencement de 1810, ses forces en Espagne à 300,000 hommes, qui furent ainsi répartis: 1° dans la Manche, les trois corps victorieux à Ocaña, commandés en chef sous le nom de Joseph, par

le maréchal Sout, formant avec la réserve 55,000 hommes; 2° en observation aux frontières du Portugal : à cheval sur le Tage, le 2° corps (22,000), général Reynier; en avant de Salamanque, le 6° corps (22,000), sous Ney; puis, la cavalerie de Montbrun (6,000). Dans le royaume de Léon, le 8° corps (22,000), sous Junot; 3° dans les hautes vallées du Tage, de l'Ebre, du Duero, des corps détachés, y compris une partie de la garde (70,000), qui reçurent plus tard le nom d'armées du centre et du nord; 4° sur la Bidassoa, le 9° corps (23,000), général Drouet; 5° en Catalogne, le 7° corps (40,000), commandé successivement par Augereau et Macdonald; 6° en Aragon, le 3° corps (40,000), sous Suchet.

On voit par cette seule indication, cinq théâtres d'opérations distincts. Les forces du centre et du nord et le 9° corps étaient chargés spécialement d'assurer les communications avec la France : Augereau, de réduire une à une des forteresses dont l'exemple de Gironne faisait pressentir la ténacité : Suchet, de conserver l'Aragon et d'envahir Valence; missions qui, malgré leur importance, n'étaient qu'accessoire.

Les coups décisifs devaient être portés par l'armée de la Manche ou du midi, qui faisait face à la régence de Séville, et par les corps du Portugal opposés à Wellington. On ne doutait point que le général anglais ne se tint sur la défensive; lui qui, à la seule nouvelle de l'armistice de Znaym, s'était empressé de rentrer dans ses camps; on résolut de faire irruption en Andalousie sans craindre, de sa part, une diversion sur la ligne de retraite.

Du côté des Espagnols, il y avait en armes, outre des nuées de guerillas : 1° dans la Gallice et les Asturies, 18,000 hommes; 2° dans l'Estramadure, sous le canon de Badajoz, l'ancienne armée de La Romana (20,000), attirée au midi par le désastre d'Ocaña; 3° sur les confins de l'Andalousie et aux défilés de la Sierra-Morena, le corps d'Albuquerque (12,000) et les débris d'Areizaga (25,000); 4° à Valence, 12 à 15,000 hommes sous Caro; 5° En Aragon, 12 à 13,000 hommes, débris de l'armée battue à Belchite; 6° et enfin en Catalogne, 40,000 hommes, commandés par Huestrosa, puis par O'Donnell.

L'armée du midi se rapprocha de la Sierra-Morena, que les ingénieurs espagnols avaient retranchée et dont les cols étaient minés. Sout forma trois colonnes. Mortier, au centre, fut chargé de franchir le défilé de Despeña-Perros, où Areizaga avait porté le fort de la défense. On l'aborda de front, on le tourna par la gauche, en pénétrant par le Puerto del-Rey, où passait autrefois la chaussée. On attaqua si vivement, que l'ennemi eut à peine le temps de faire jouer les mines, dont l'effet fut médiocre; on prit les canons, on dispersa la troupe, et dès le lendemain le quartier général s'établit à Baylen, de douloureuse mémoire. Victor

tourna la droite d'Albuquerque, puis, partant d'Almaden, il traversa des cols inaccessibles à l'artillerie, et parvint à Montoro. Sebastiani suivit le chemin de la Puebla del Principe, et toujours combattant, toujours prenant des hommes, du canon, il poussa jusqu'à Ubeda, d'où il se mit en communication avec les autres corps.

Rien ne s'opposait à la marche en avant. On occupa Cordoue, Jaen; Sebastiani pointa sur Grenade; Victor, Mortier se disposèrent à prendre possession de Séville, à écraser Albuquerque qui, ayant côtoyé le premier corps, venait d'arriver sur le Guadalquivir. On se heurta contre ses avant-postes près d'Ecija, le jour même où le 4<sup>e</sup> corps entra sans obstacle à Grenade; puis, aussitôt que l'on eut franchi le Xenil, on se déploya par la grande route et par le chemin de Moron, qui mène directement à Cadix. Cette manœuvre tendait à couper Séville de la mer, elle n'échappa point au général espagnol. Il choisit habilement entre les deux villes à défendre, et en se portant rapidement à Cadix, il s'assura d'une position où la cause de l'indépendance nationale et l'âme de l'insurrection trouvèrent un refuge inexpugnable.

Séville, abandonné à lui-même, capitula, livrant aux vainqueurs d'immenses ressources. A peine trouvait-on quelque résistance: Sebastiani à la suite d'une escarmouche, s'empara de Malaga, et Victor poussa jusqu'à Cadix. Mais il avait eu le tort de trop s'arrêter devant Séville, il arriva trop tard, et ce moment fugitif qu'il faut toujours épier et saisir, ce moment si précieux dans les affaires de la guerre, lui échappa. Albuquerque avait sur lui douze heures d'avance, dont il profita pour rompre le pont qui donne l'entrée de Cadix et se mettre à l'abri d'un coup de main.

Cet incident sauva l'Espagne: on sait que Cadix et l'île de Léon que comprend l'ensemble de l'île Gaditane, sont séparés de la terre ferme, par le canal de Santi-Petri, bras de mer profond que traverse le pont de Suazo. La destruction de cette unique communication, arrêta les Français et donna aux Espagnols le temps de préparer des moyens de défense qu'on ne put surmonter. Dans le premier instant, on se borna à établir des lignes de blocus. D'un autre côté, Mortier s'étant détaché à droite, entoura Badajoz; mais, après l'avoir vainement sommé de se rendre, il fut obligé de s'éloigner faute d'équipage de siège. Il s'établit à Llerena et étendit ses cantonnemens au pied des montagnes qui séparent l'Andalousie de l'Estramadure. Là, il batailla jusqu'à la fin de l'été contre La Romana.

On fut long-temps stationnaire en Andalousie. Cependant, Cadix était devenu le siège du gouvernement qui, malgré ses dissensions intérieures, ne perdit point de vue le salut commun. Les troupes furent portées jus-

qu'à 20,000 nationaux, outre 15,000 auxiliaires anglais. Blake fut appelé au commandement en chef en remplacement du duc d'Albuquerque, que des intrigues de parti destituèrent de la reconnaissance qui lui était due.

Le nouveau général songea d'abord à faire diversion sur les flanes de l'armée française. Sur ces entrefaites, le fort de Matagorda fut enlevé par les assiégeans; mais ses feux n'inquiétant point la place, les Espagnols supportèrent avec résignation cette perte et ne renoncèrent point à leurs projets. Ils encouragèrent le soulèvement des cantons limitrophes du Portugal et de ceux que le voisinage de Gibraltar animait déjà. Cette petite guerre tenait constamment en haleine les envahisseurs. Des rassemblemens plus sérieux nécessitèrent un mouvement du 4<sup>e</sup> corps. Les troupes qui s'étaient repliées devant lui dans la Sierra, à Jaen, à Grenade, s'étaient réorganisées dans le royaume de Murcie. Elles montaient à plus de 15,000 hommes sous Freire, lorsque Sebastiani eut ordre de les disperser. Il partit de Grenade avec 8000 hommes; à son approche l'ennemi, après avoir couvert Carthagène, replia le gros de ses forces sur Alicante. Les Français occupèrent Murcie sans obstacle; mais peu satisfaits de n'avoir point livré bataille et de s'être aventurés si loin de leur base, ils évacuèrent la place et revinrent sur leurs pas. On les suivit et leur retraite fut le signal d'un redoublement d'ardeur de la part des provinces insurgées. La régence, à plusieurs reprises, seconda celle de Ronda par des débarquemens qui, d'ailleurs, n'eurent point de conséquences importantes.

Le reste de l'armée fut employé autour de Cadix en travaux de circonvallation, en construction de forts, de bâtimens, pour tenter une descente. Sur les ailes, il n'y eut que des marches, des contremarches et un nombre infini d'escarmouches. A la fin d'août, Blake s'étant mis en personne à la tête de l'armée de Murcie, le 4<sup>e</sup> corps fit dans ce royaume une seconde excursion, qui n'amena pas plus de résultat que la première. A quelque temps de là, une flottille anglaise essaya de transporter de Ceuta à Malaga 2 à 3000 hommes; mais cette troupe fut surprise par Sebastiani et presque entièrement détruite. D'un autre côté, Blake cherchant à pénétrer dans le royaume de Grenade, se heurta près de Baza contre une division de cavalerie et 2 à 3000 fantassins, qui le mirent dans la plus complète déroute.

L'année suivante, Soult avec 23,000 hommes des premier et cinquième corps, secondés par 3500 hommes envoyés de Madrid, fit un mouvement sur sa droite pour appuyer l'invasion du Portugal, et mit le siège devant les places de Badajoz et d'Olivenza. Le blocus de Cadix, commandé par Victor, continua à être couvert par le 4<sup>e</sup> corps et les réserves. Soult replia l'armée espagnole alors commandée par Mendizabal. Il assiégea et

prit, après dix jours de tranchée ouverte, la petite ville d'Olivenza; puis au bout de quatre jours, il investit Badajoz par la rive gauche de la Guadiana. La place était défendue par une forte garnison, et en outre, par Mendizabal, qui avait pris position sur la rive droite sous le canon du fort San-Cristobal. Lorsque les premières batteries de siège furent dressées, le général ennemi s'introduisit dans l'enceinte avec 8000 hommes, après quoi il fonça sur les assiégeans. Mais cette sortie n'ayant produit que peu d'effet, le surlendemain il fit évacuer les embarras, les malades, ne laissant dans la place que 9000 hommes bien complets pour soutenir le siège, et reprit ses positions. Après son départ, Soult poussa les travaux et se mit en mesure de forcer son camp de manière à l'éloigner sans retour. L'attaque eut un plein succès: en quelques heures de combat, le corps espagnol fut entièrement dispersé; ses débris se jetèrent dans les places portugaises d'Elvas et de Campo-Mayor. Dès-lors, Badajoz fut investi sur les deux rives du fleuve, et en dix-huit jours il fut réduit. Bientôt après, Campo-Mayor eut le même sort.

Pendant ces sièges, on ne cessa point de guerroyer sur les confins du Portugal et du royaume de Murcie. De ce côté, les efforts redoublèrent pour rompre le blocus de Cadix. On jeta des troupes anglo-espagnoles à Algeiras; on réunit sous Gibraltar 18,000 hommes commandés en chef par la Peña. Ce général déboucha par le flanc gauche le long du rivage dans le dessein d'attaquer à revers le corps assiégeant. Repliant les cantonnemens français, il poussa jusqu'à Vejer, d'où il entreprit de se mettre en communication avec l'île de Léon. Victor, à la tête de 10,000 hommes, sortit de ses lignes par Chiclana et manœuvra de manière à jeter cette colonne dans la mer. Ce projet fut déjoué. Les auxiliaires anglais, faisant à propos face à ses deux ailes, soutinrent un combat où ils perdirent 2000 hommes, et où ils eussent peut-être obtenu une victoire signalée si les Espagnols eussent secondé leur effort. La mésintelligence qui éclata entre les alliés permit à Victor de rentrer dans ses lignes qui ne furent point inquiétées; après quoi, il commença le bombardement de la place.

Soult prit ces événemens pour prétexte; peu soucieux de contribuer au succès de Massena qui était alors en vue de Lisbonne, il suspendit ses opérations offensives pour revenir à Séville. Ainsi les rivalités entre les lieutenans de l'empereur, leur ambition démesurée qui leur faisait entrevoir comme prix d'une expédition heureuse un titre de roi, ajoutaient aux difficultés sans cesse renaissantes de cette funeste guerre.

L'armée du midi, faite d'avoir franchement envahi le Portugal, fut elle-même assaillie lorsque Wellington vainqueur eut fait reculer Massena. Les alliés reprirent Olivenza; Badajoz fut assiégé, Soult en se portant à

son secours avec 20,000 hommes, se heurta à Albuera contre l'aile droite de l'armée anglo-portugaise, les Espagnols de La Romana et ceux que Blake venait d'amener de Cadix, en tout 30,000 hommes commandés par Beresford. Les Français, après une sanglante mêlée où il y eut de chaque côté 7 à 8000 hommes hors de combat, se replièrent au pied des montagnes. Le maréchal fut témoin du siège qui fut poussé avec vigueur; puis, lorsque avec des renforts il s'avança de nouveau, il trouva Wellington en position sur le champ de bataille d'Albuera. Mais le général anglais fut attiré de l'autre côté du Tage par l'attitude menaçante du successeur de Massena et la place fut enfin dégagée. Soult lui-même revint à Séville, rappelé par les mouvemens de Blake sur sa gauche et de Ballesteros sur sa droite. De ce côté, les insurgés de la Sierra de Ronda, encouragés par la présence d'un corps régulier, devinrent si inquiétans qu'il fallut envoyer contre eux 10,000 hommes. Selon l'habitude, l'ennemi refusa la bataille et se retira sous le canon de Gibraltar. Les Français, après avoir sans succès tenté de surprendre Tarifa, firent retraite faute de vivres. Les Espagnols aussitôt recommencèrent leurs excursions; on les replia encore, on assiégea Tarifa, mais on fut obligé d'en lever le siège.

A cette époque, Drouet, ayant réuni au 5<sup>e</sup> corps les débris du 9<sup>e</sup>, avait remplacé Mortier. Leval commandait le 4<sup>e</sup>, à la place de Sebastiani; Victor continuait à bloquer étroitement Cadix. Pendant les premiers mois de 1812, Soult, paisible possesseur de l'Andalousie, n'eut qu'à surveiller ces dernières opérations qui, malgré d'immenses travaux, ne produisirent rien de décisif. Mais les désastres de l'armée de Portugal mirent en question d'abord et lui firent enfin abandonner sa riche conquête qu'il gouvernait en souverain.

Le premier évènement sérieux qui éveilla toute son attention fut le siège de Badajoz où se porta Wellington, à la tête de la droite et du centre de son armée. La place fut rapidement investie et la tranchée ouverte.

On vit alors un nouvel exemple du défaut de concert entre les maréchaux français et de l'avantage d'une position centrale contre des lignes divergentes. Badajoz, que devaient protéger deux armées, ne le fut efficacement par aucune. Soult n'eut réuni en Estramadure des forces suffisantes pour imposer au général anglais, qu'au moment où la ville assiégée, après une belle résistance, venait de succomber à un terrible et sanglant assaut. Il offrit la bataille, mais Wellington avait d'autres projets, il sut l'éviter, et le maréchal rentra en Andalousie où, comme de coutume, son absence avait ranimé l'audace des corps qui ne cessaient d'escarmoucher contre ses flancs. L'arrière-garde, attaquée vers Llerena

par la cavalerie anglaise, eut un léger engagement où l'avantage lui resta. Le 5<sup>e</sup> corps reprit ses anciennes positions sur la frontière de l'Estramadure, et le retour à Séville du surplus de l'armée, éloigna les partisans. Toutefois à deux reprises différentes, Ballesteros sortit des lignes de Saint-Roch et s'avança sur la route de Ronda. Deux fois il fut contenu et repoussé dans son camp que la proximité de Gibraltar rendait inabordable; mais à peu de temps de là, une nouvelle foudroyante changea la face des affaires. On sut que les Anglais occupaient Madrid, que le roi Joseph avec l'armée du centre se repliait sur Suchet. Il n'y avait point à hésiter; il fallait courir au Tage, il fallait abandonner le siège de Cadix et l'Andalousie.

La retraite s'opéra sans obstacle sur le royaume de Valence. Ni Ballesteros, ni les Anglo-Espagnols de Cadix ne surent se jeter sur les pas de l'armée, qui traversa Grenade, la province de Murcie et fit sa jonction avec le 3<sup>e</sup> corps. Aussitôt qu'elle eut saisi la chaussée d'Alicante, elle rallia l'armée du centre, et se disposa à rentrer dans la Manche.

## II.

### OPÉRATIONS DE L'ARMÉE D'ARAGON.

Marche de Suchet (25 février 1810).—Son arrivée à Murviedro (3 mars).—A Valence (5).—Sa retraite (11).—Sa rentrée à Saragosse (17).—Capture de Mina jeune (31).—Occupation de Balaguer (4 avril).—Prise de Lerida (14 mai).—De Mequinenza (8 juin).—De Morella (13).—De Tortose (1<sup>er</sup> janvier 1811).—De Tarragone (28 juin).—Du Mont-Serrat (14 juillet).—Invasion du royaume de Valence (septembre).—Bataille de Sagonte 25 octobre.—Reddition de Sagonte (26).—Investissement de Valence (fin de décembre).—Prise de la ville (10 janvier 1812).—De Peniscola (4 février).—Combat de Castella (10 juillet).

Les mouvemens de Suchet furent d'abord très lents. Son rôle dans l'ensemble des opérations était d'envahir Valence pour dégager la gauche

de Soult. Mais, avant de marcher offensivement, il fut obligé d'assurer ses derrières, puis ses flancs. Il ne fallut pas moins que son effort pour réprimer les audacieuses entreprises du jeune Mina, pour refouler et paralyser les débris de l'ancienne armée d'Aragon, commandée par Villacampa. Enfin, après une suite de marches et de contre-marches, dans les derniers jours de février, il entra en campagne avec environ 14,000 hommes. Cette troupe forma deux colonnes qui prirent les routes de Saragosse et de Barcelone et qui, sans avoir rencontré l'ennemi, se réunirent à Murviedro. On n'était plus qu'à cinq lieues de Valence. Cette grande ville était défendue par une garnison de 12 à 15,000 hommes outre les habitans. Mais le capitaine-général Caro, homme d'une odieuse violence, avait excité, par ses actes tyranniques, des haines dont on espérait tirer parti. Suchet fut trompé dans son attente. Après une inutile sommation, après avoir manœuvré pendant six jours autour des remparts, pour provoquer un soulèvement intérieur qui ne s'effectua point, il rétrograda, rappelé par les mouvemens de Villacampa et de Mina. A Terruel, il mit l'épée à la main pour se frayer le passage. Rentré à Saragosse, il fit poursuivre à outrance Mina qu'il eut la joie de faire prisonnier.

C'était un grand pas de fait vers la pacification de l'Aragon. Pour l'assurer, il n'y avait plus qu'à s'emparer de la ceinture de places qui séparent cette province de la Catalogne. Suchet eut ordre de les assiéger et de prendre d'abord Lerida, nœud des principales communications entre Barcelone et Saragosse. L'armée s'ébranla par Alcubeira, occupa sans coup-férir Balaguer, investit, neuf jours après, Lerida, défit un secours de 6 à 7000 hommes conduit de Taragone par O'Donnell, et au bout de 14 jours de tranchée ouverte, donna l'assaut qui réussit. La garnison, originairement forte de 8000 hommes, se renferma dans la citadelle et capitula. Mequinenza fut aussitôt entouré et se rendit sans faire de résistance. Suchet profita du moment pour enlever le château de Morella qui, avec les deux autres places, complétait une base suffisante pour opérer soit contre Valence, soit contre Tortose et Taragone.

Caro ne vit pas sans anxiété les progrès de l'armée française : à deux reprises il essaya de rentrer dans Morella ; lui-même au milieu du mois d'août, se mit en campagne à la tête de 10,000 hommes, dans le dessein de s'opposer au siège de Tortose. Aucune de ces tentatives n'eut de succès. A la première apparition de Suchet, Caro se hâta de fuir. Sa mollesse ayant soulevé contre lui l'indignation publique, il fut remplacé par Bassecourt qui se tint long-temps renfermé dans Valence. Cependant les difficultés du pays, l'état des affaires en Catalogne arrêtaient Suchet jusqu'au mois de décembre, époque à laquelle le 7<sup>e</sup> corps fut en mesure

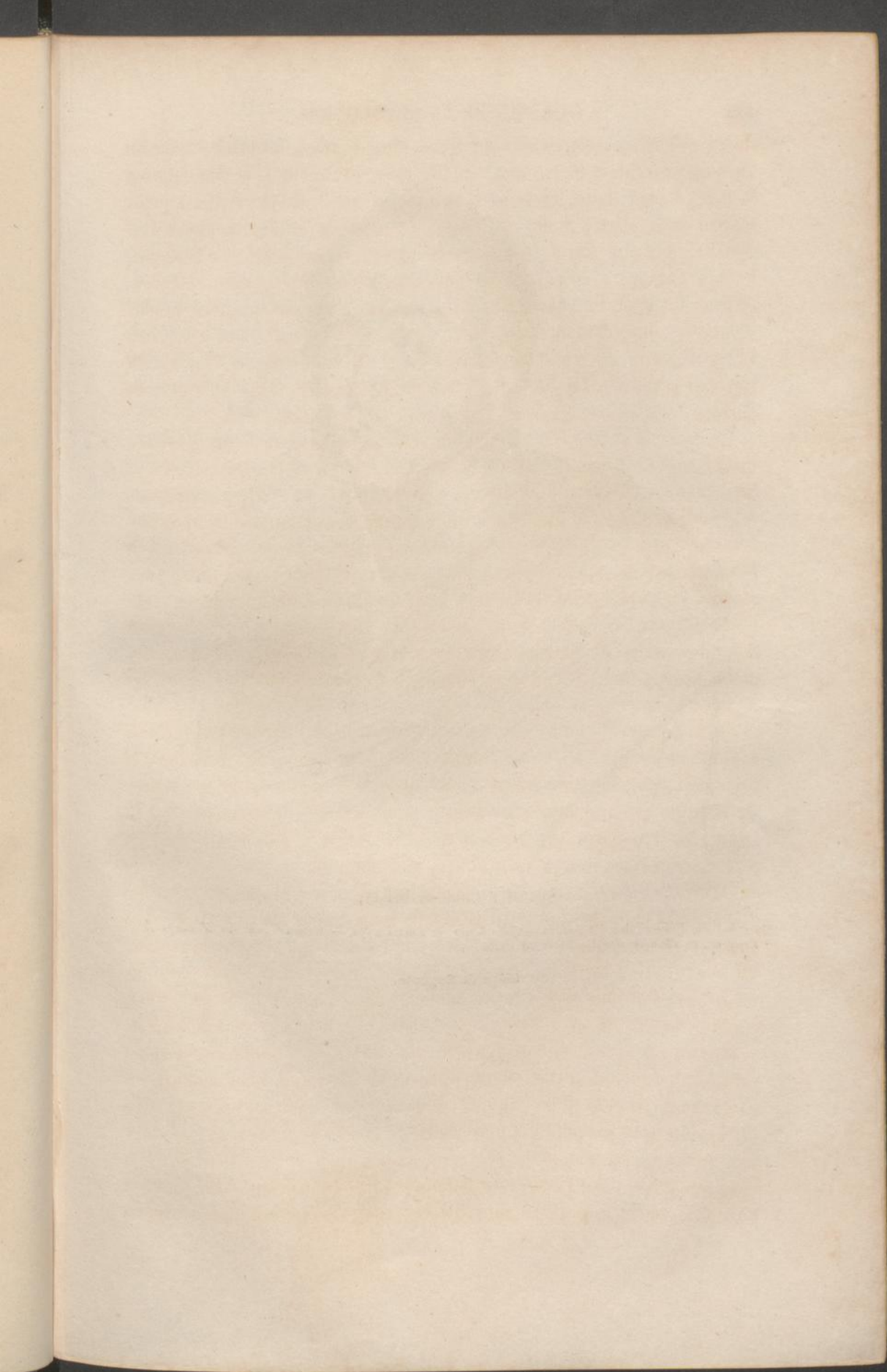
de lui prêter un secours efficace. Il mit alors le siège devant Tortose; les travaux marchèrent avec une rapidité rare; le dernier jour de décembre la brèche était faite, et le jour suivant la garnison se rendit. A peine maître de la place, Suchet fit prendre par un de ses lieutenans le fort San-Felippe qui ferme le col de Balaguer. Toutes les routes de Barcelone à Saragosse et Valence étaient interceptées et l'on était maître de pousser les opérations soit au nord, soit au midi. Avant tout, Suchet manœuvra jusqu'au mois de mars pour purger l'Aragon des bandes de l'Empecinado, de Villacampa, d'Espoz y Mina. Ces trois chefs furent rejetés : le dernier en Navarre, les deux autres dans les montagnes de Cuenca.

On avait le champ libre et l'on pouvait dès-lors marcher sur Valence; mais l'empereur, mécontent de Macdonald, réunit au commandement de Suchet la Catalogne méridionale, et lui prescrivit de réduire Taragone. 40,000 hommes tirés des deux armées investirent cette grande place qui renfermait 7 à 8000 hommes de garnison. C'était le dernier boulevard de l'ennemi qui ne négligea rien pour prévenir sa chute; mais ni sa constance, ni sa facilité de ravitailler la place du côté de la mer, ne l'emportèrent sur l'ascendant d'un général déjà tant de fois victorieux. Après deux mois d'investissement, Taragone fut enlevé d'assaut. L'armée, ensuite, occupa Mont-Serrat, position fortifiée qui commande les approches de Barcelone.

Cette continuité de succès, dans une contrée où les généraux les plus renommés échouaient, avait élevé Suchet à la dignité de maréchal. Il lui restait, pour la couronner, à s'emparer de Valence. Lorsque l'armée du nord de la Catalogne n'eut plus à craindre de diversion près de la frontière, il déploya 22,000 hommes : la droite à Terrent, la gauche à la mer, et il les poussa en avant en trois colonnes.

Bassecourt n'avait rien fait pour arrêter ses pas. A peine avait-il concouru aux excursions qui avaient ralenti les sièges de Tortose et de Taragone. Palacio, qui l'avait remplacé, avait cru rendre la ville imprenable en promenant à l'entour l'image de Notre-Dame de Los Desemparados. Mais, à la nouvelle des apprêts de Suchet, la régence fit passer à Valence Blake avec 9 à 10,000 hommes. Ces forces jointes à celle du royaume, à celles de Villacampa présentaient un effectif bien supérieur à celui du maréchal. Blake commença par mettre en état de défense les châteaux d'Oropeza et de Sagonte, puis il donna à ses troupes une attitude militaire à laquelle ses prédécesseurs n'avaient point songé; toutefois, le temps lui manqua.

L'armée française parut sous Sagonte (Murviedro) que les forces espagnoles étaient loin d'être concentrées; mais ce vieux fort renfermait





**SUCHET (Louis-Gabriel),**

Maréchal de France, duc d'Albufera. — Né à Lyon le 2 mars 1772, — Commandant du 5<sup>e</sup> corps en Espagne, en 1808 et 1809. — Mort en 1826.

**Siège de Sagonte.**

3000 hommes de garnison ; on ne put l'enlever d'emblée, on ne put songer à le négliger, il fallut s'arrêter et procéder aux opérations du siège. On commença les travaux, on s'empara du château d'Oropeza, on pratiqua une large brèche et l'on donna l'assaut; mais l'on fut repoussé, et Blake, croyant le moment opportun, déploya contre les assiégeans, presque à leur insu, 25,000 hommes. Suchet, placé dans l'alternative de sacrifier le siège, ses travaux, son matériel, ou de livrer bataille, Suchet n'hésita point. Une victoire signalée fut le prix de sa résolution. Blake eut la douleur de voir sa gauche, son centre, sa réserve enfoncés tour-à-tour; la droite seule fit bonne contenance et sauva l'armée d'une déroute complète. Affaibli d'une perte de plus de 5000 hommes, il se retira en désordre au-delà du Guadalaviar. Le lendemain la place se rendit, 28 jours après l'investissement, 8 jours après le premier assaut.

Cependant Mina et l'Empecinado, s'étant mis à harceler les troupes restées en Aragon, Suchet fit halte, se couvrit de retranchemens et demanda des renforts. Blake, au reste, n'était pas en état de revenir à la charge. Tous ses soins s'attachèrent à augmenter la défense de Valence. Au bout de six semaines, les Français reçurent une colonne de 14,000 hommes. Forts de 34,000, soutenus par la cavalerie de Montbrun détachée de l'armée de Portugal sur Alicante, ils ne balancèrent plus à pousser en avant. On passa sans coup-férir le Guadalaviar, puis, tournant la gauche de l'ennemi, on tira vers le Xucar toujours en combattant. Le but du maréchal était d'enfermer dans Valence toutes les troupes espagnoles, mais il n'y réussit point : 10,000 hommes s'échappèrent et gagnèrent Murcie. Blake fit d'inutiles efforts pour se frayer un passage, il fut contraint de subir les conséquences du siège.

Toutes les chances étaient tournées en faveur de Suchet, il avait un parti dans la ville, et lorsque les bombes eurent incendié quelques édifices, on demanda à grands cris à capituler. Blake avec 18,000 hommes fut fait prisonnier.

La chute de Valence eût entraîné la soumission de tout le royaume. Par malheur, Montbrun, dont le secours n'arriva qu'après la capitulation, au lieu de rebrousser chemin voulut saisir Alicante. Il échoua et un moment de succès ranima l'ardeur des généraux espagnols qui étaient tout disposés à traiter avec Suchet. Montbrun fut rappelé au centre et le maréchal fut dans la nécessité de faire de nouveaux efforts pour dégager les approches d'Alicante dont le cours des évènements l'empêcha en définitive de s'emparer. Il occupa d'abord les lieux fortifiés du littoral; tous cédèrent à ses armes, excepté le fort de Peniscola, qu'il fallut assiéger. Mais le temps des dévoûmens était passé. Après quatre jours de tran-

chée ouverte, la place capitula, et, chose jusque alors inouïe, le gouverneur reconnut la royauté de Joseph.

Selon sa prudente coutume, avant de porter devant Alicante des forces suffisantes pour en faire le siège, Suchet affermit la ligne allongée que formait son armée. Cependant les débris échappés de Valence, réunis aux troupes de Murcie, rentrèrent en campagne. Les Anglais, stationnés en Sicile, mirent à la voile et, en se montrant sur plusieurs points de la côte, ils tinrent le maréchal en échec. La moitié de l'année s'écoula de la sorte sans que de part et d'autre on pût faire de mouvemens sérieux. Enfin, dans les derniers jours de juillet, 9000 Espagnols débouchèrent sur l'avant-garde française (1500); tandis qu'une autre colonne manœuvra pour la tourner par la gauche. Delort, qui la commandait, prévint cette double attaque. Il chargea brusquement près de Castalla, le corps qui l'abordait de front, il lui enleva 2800 hommes, ses canons, ses convois, il lui tua 1000 hommes, et mit le reste dans la plus complète déroute.

Ce beau fait d'armes paralysa les Anglais qui dans le même temps venaient de prendre terre à Alicante. On poursuivait les corps battus lorsqu'on apprit ces mêmes évènements de Portugal qui forcèrent à l'évacuation de l'Andalousie. Suchet, lâchant prise, courut à Almanza au devant de Joseph.

---

### III.

#### OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE CATALOGNE.

Occupation de Vich (15 janvier 1810). — Ravitaillement [de Barcelone (20 janvier).—Combat de Vich (19 février).—Prise d'Hostalrich (16 avril).—Surprise de La Bisbal (14 septembre).—Marche sur Taragone (10 janvier 1811). — Combat de Valls ( février).—Incendie de Manresa (29 avril).—Surprise de Figuières (9 avril).—Combat de Figuières (10).—Réduction de Figuières (19 août).—Reprise de Mont-Serrat.—Combat de Mont-Serrat (25 juillet 1812).

Le 7<sup>e</sup> corps, appuyé sur les places de Barcelone, Gironne, Figuières et Roses, était destiné à réduire la Catalogne. Cette tâche fut au-dessus de ses forces. Nous avons vu comment le 3<sup>e</sup> corps lui vint en aide. Ses opérations se réduisirent à assurer les communications avec la France, à approvisionner Barcelone, à faire tomber quelques points fortifiés, enfin à soutenir Suchet.

Deux routes principales sont ouvertes entre les départemens du midi et la Catalogne : l'une descend dans la Cerdagne, longe la rivière de Segre et se réunit à Lerida, avec un des embranchemens de la seconde. Celle-ci, à peu de distance de la mer, que longe un chemin secondaire, traverse la Fluvia, le Ter, le Llobregat, l'Ebre et les forteresses de Figuières, Gironne, Hostalrich, Barcelone, Taragone, col de Balaguer et Tortose. A Barcelone, à Taragone elle jette, sur la droite, deux bras qui se joignent à Lerida d'où ils conduisent à Saragosse.

Lors de l'ouverture de la campagne, l'armée active était autour de Gironne, et les levées espagnoles, occupant Vich, étendaient leurs ailes l'une du côté de Figuières, l'autre dans les montagnes qui encaissent le Llobregat. Elles n'avaient point une organisation redoutable; c'étaient en grande partie des Somatènes qu'il avait été impossible d'enrégimenter.

Au premier mouvement sérieux des Français elles se replièrent au-delà des monts et s'établirent sur le haut Llobregat. Augereau, après avoir pris possession de Vich, fit ses dispositions pour enlever Hostalrich dont la garnison le séparait de Barcelone. Cependant il partit lui-même avec 900 hommes pour ravitailler cette grande ville. Il y parvint non sans combattre à chaque pas, et fit, à Granollers, sa jonction avec la garnison qui avait détaché 2000 hommes à sa rencontre. Lorsqu'il eut introduit dans Barcelone le convoi qu'il escortait, il revint à Hostalrich à portée de l'armée ennemie dans la prévoyance d'une attaque de flanc. En effet O'Donnell, qui la commandait alors, après s'être concentré à Manresa, déboucha sur Vich; mais aux approches de cette ville il fut contenu par la division qui s'y était postée et, lorsqu'elle eut reçu des renforts, il fut battu et rejeté sur la Segre.

Avant de se lancer à sa poursuite Augereau voulut réduire Hostalrich, mais cette bicoque le retint jusqu'au milieu d'avril. Pendant le siège, ses efforts se bornèrent à défendre les lignes de blocus des mouvemens d'O'Donnell pour dégager la garnison. Lorsqu'il l'eut réduite aux dernières extrémités il eut la douleur de la voir s'échapper. Ce fut à cette époque que l'empereur, irrité, le remplaça par Macdonald, et chargea de prendre Lerida, Suchet dont l'approche eut pour effet de ramener à Taragone toutes les forces espagnoles.

Macdonald ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs : durant trois mois, il fut absorbé par le soin d'approvisionner Barcelone. Il coopéra ensuite au siège de Tortose, en menaçant Taragone et en réussissant de la sorte à tenir en échec O'Donnell. Mais la difficulté des vivres l'ayant forcé de s'éloigner, toute son attention fut bientôt attirée au nord de la province, où le général espagnol ranima la guerre par une expédition aussi heureuse que hardie.

Après avoir expédié par mer ses convois et son artillerie, O'Donnell, trompant la surveillance des postes français, circula autour de Barcelone, arma sa troupe près du rivage, et entourra inopinément La Bisbal, où Schwartz était cantonné avec 1300 hommes. Ce général fut enlevé; on prit Palamos, la Cerdagne fut envahie, et les guerillas osèrent se montrer sur le territoire de l'empire. Ces mouvemens contraignirent Macdonald à reporter ses forces en arrière : il fit entrer dans Barcelone un immense convoi, il échelonna 20,000 hommes dans cette ville, dans Gironne, dans Figières; puis, avec 15,000 hommes, il revint seconder le siège de Tortose. Après la prise de la place, il marcha sur Taragone, où de violentes dissensions venaient d'éclater. Mais il ne put en tirer parti; le sentiment du danger commun rallia les Espagnols, ils nommèrent à la place d'O'Donnell, qu'une grave blessure éloignait de l'armée, le mar-

quis de Campo-Verde, qui se mit en état de défense. Trop faible pour entreprendre un siège, le maréchal battit en retraite jusqu'à Lerida, harcelé par l'ennemi, contre qui il soutint à Valls un rude combat. Le quartier général resta jusqu'à la fin de mars à Lerida. Alors le commandement de Macdonald ayant été réduit à la Catalogne septentrionale, il dut se rendre à Barcelone. L'armée espagnole, manœuvrant sur Taragone et Mont-Serrat, lui barrait la route; il prit un détour en remontant le Llobregat. Arrivé à Manresa, il fut accueilli par une violente fusillade. C'était une division espagnole qui l'avait côtoyé le long des hauteurs et qui engageait le combat. On la déposta, l'on entra dans la ville; mais à la nuit, soit accident, soit colère des vainqueurs, elle fut incendiée. Ce désastre exalta la population entière, qui se leva pleine de rage et ne cessa point d'escorter la colonne française en lui faisant éprouver de grandes pertes. A peine au terme de sa marche pénible, Macdonald apprit une nouvelle foudroyante. Le fort de Figuères venait d'être surpris par l'ennemi, qui avait jeté une garnison dans cette place si importante pour assurer les communications avec la France. Jamais succès n'eut plus de retentissement, la Catalogne entière fit entendre un cri de triomphe. Campo-Verde partit de Taragone avec 10,000 hommes, pour renforcer la garnison de Figuères et lui fournir des munitions de toute nature. Toutefois, malgré son activité, malgré la diversion qu'essaya de produire un détachement anglais débarqué auprès de Roses, il fut prévenu : 4000 Français lui présentèrent la pointe de leurs baïonnettes, le prirent en flanc, le rompirent, lui mirent hors de combat 3000 hommes, lui enlevèrent ses convois et lui ôtèrent l'espoir de renouveler cette tentative. Macdonald, à son tour, investit la place et la réduisit par famine.

Mais rien ne pouvait abattre la constance des Espagnols; ils s'emparèrent des îles qui ferment l'embouchure du Ter, ils firent irruption sur les lignes de communication au-dessus de Barcelone, et forcèrent les Français à abandonner Mont-Serrat. Enfin ils reportèrent la guerre dans la Cerdagne. A ce moment, Macdonald fut remplacé par Decaen, dont les efforts se bornèrent d'abord à ravitailler Barcelone, opération dont les difficultés allaient toujours croissant.

## IV.

## OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE PORTUGAL.

Expédition dans les Asturies (mars et avril 1810).—Prise d'Astorga (10 avril).—Prise de Ciudad-Rodrigo (10 juillet).—Siège d'Almeida (28 août).—Bataille de Busaco (27 septembre).—Reconnaissance des lignes de Torrès-Vedras (9-10 octobre).—Retraite sur Santarem (12 décembre).—Retraite sur Coïmbre (4 mars 1811).—Combat de Pombal (9).—De Redinha (12).—De Foz d'Arunces (15).—De Sabugal (3 avril).—Bataille de Fuentes de Onoro (5 mai).—Evacuation d'Almeida (11).—L'armée marche sur la Guadiana (12 juin).—Mouvemens de l'Esla à l'Orbigo (août).—Attaque de Ciudad-Rodrigo (septembre-octobre).—Prise de Ciudad-Rodrigo par les alliés (20 janvier 1812).—Marche de l'armée en Portugal (avril).—Prise du pont d'Almaraz par les alliés (12 mai).—Des forts de Salamanque (20 juin).—Retraite des Français au-delà du Duero (2 juillet).—Ils reprennent l'offensive (17).—Bataille de Salamanque ou des Arapiles (24).—Occupation de Madrid par les alliés (12 août).

Tout le succès de la guerre d'Espagne reposait sur l'armée de Portugal. Victorieuse, elle contraignait les Anglais à se rembarquer et peut-être à traiter de la paix ; vaincue, sa retraite transversale par la route de Salamanque à Bayonne, découvrait Madrid et ramenait au nord les troupes réparties dans le midi de l'Espagne. L'armée d'Andalousie devait se fondre avec elle, ainsi que celles du centre et du nord qui furent constamment employées à contenir les guerillas de la Navarre, de la Biscaye, de Santander, de la Sierra d'Avila, de Guadalaxara.

Les 8<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> corps avec la cavalerie de Montbrun, dont les positions ont été précédemment indiquées, furent mis sous le commandement en chef de Massena, dont la mission était de détruire l'armée anglo-portugaise. Avant l'arrivée du maréchal, ses lieutenans manœuvrèrent pour assurer

leurs flancs. La droite du 8<sup>e</sup> corps, division Bonnet, envahit les Asturies. Junot, avec le centre et la gauche, marche sur Astorga dont les ennemis avaient réparé la vieille enceinte et qui couvraient les débouchés de la Galice.

Les Asturies, depuis le départ de l'armée de La Romana, n'étaient plus défendues que par 6 à 7000 hommes. Ces troupes plièrent, et, après plusieurs marches et contre-marches faites dans le but de les forcer à recevoir la bataille; après avoir deux fois pris et évacué Oviedo, Bonnet se mit en possession de cette ville sans avoir livré de combat sérieux. Cependant Junot, après avoir masqué les défilés de la Galice, de manière à tenir en respect les levées que commandait Mahy, resserra Astorga qu'il comptait enlever d'emblée. La ténacité du gouverneur Santo-Cildès détruisit cette espérance. On fut dans la nécessité de procéder aux opérations de siège et ce ne fut qu'à la fin d'avril, cinq jours après l'ouverture d'une brèche, que la garnison se rendit.

D'un autre côté, Reynier s'étendit par sa gauche dans l'Estramadure pour communiquer avec l'armée du midi et paralyser La Romana.

Ces provocations n'ayant point ému Wellington, le 6<sup>e</sup> corps investit Ciudad-Rodrigo. Reynier, Junot, Montbrun s'en rapprochèrent et de jour en jour, on refoula la garnison dans ses murs. Elle était forte de 5000 hommes, et l'avant-garde anglaise, postée entre l'Agueda et la Coa, semblait disposée à lui prêter secours. Après six semaines d'escarmouches, qui ne purent déterminer les alliés à sortir de leurs camps, Ney ouvrit enfin la tranchée. La place résista comme les villes espagnoles résistaient alors. Il fallut 25 jours de travaux poussés avec vigueur, ouvrir une brèche et livrer un assaut pour faire déposer les armes à la garnison qui se rendit à discrétion.

Maître de cette forteresse, Massena résolut d'aller chercher son adversaire jusqu'au fond du Portugal. Ce royaume était défendu par 35,000 Anglais, 50,000 nationaux organisés régulièrement, commandés par des officiers anglais, les bataillons de milice, formant trois corps francs de 7 à 8000 hommes chacun sous Trant, Sylveira et Wilson, et enfin les levées en masse ou *ordenanzas*, enrôlées dans chaque canton sous les ordres d'un chef nommé *capitan mor*, aux ordres duquel les paysans devaient, sous peine de mort, courir en armes aux lieux de rendez-vous.

Ce n'était point volontairement que le Portugal s'était prêté à ces mesures énergiques; mais, dans cette conjoncture, Wellington n'était point seulement général anglais, il était encore homme de parti, représentant du torysme ébranlé que cette campagne devait renverser pour jamais ou relever triomphant. Aussi, sans s'inquiéter s'il n'allait point semer dans une colonie de l'empire britannique des haines irréconciliables, il avait déployé l'autorité la plus inflexible. Non content d'avoir plié tout un

peuple à sa volonté de fer, il avait dévasté la route que devaient suivre les envahisseurs : il avait donné l'ordre de détruire les moulins, de rompre les ponts, d'enlever les bateaux, de ravager les champs, de faire émigrer les habitans. Rigueurs que justifierait à peine la conquête et qui, à l'égard d'une nation alliée, étaient le comble de la tyrannie.

Au reste, ces moyens formidables réussirent, et c'est ici qu'il faut déplorer l'éloignement de l'empereur. Enivré de sa grandeur, il négligea une expédition qui lui parut secondaire, il perdit même de vue les règles qu'il avait consacrées par tant d'immortels exemples : *l'unité des armées, de but, de commandement*. On eût dû mettre sous un même chef les corps du Portugal, ceux d'Andalousie et les faire converger rapidement sur Lisbonne, par les deux rives du Tage. On ne le fit point ; on ne donna point à Soult d'ordres péremptoires, et Massena seul fut impuissant à surmonter des difficultés dont on n'avait point sondé toute l'étendue.

Le prince d'Essling avait sous son commandement 60,000 hommes des trois corps et la cavalerie de Montbrun (6000). Dans le but de forcer Wellington à s'étendre, il prescrivit à Reynier de se montrer à Castel-Branco, à l'entrée de ces chemins intrépidement frayés par Junot en 1808. Lui-même, avec le 6<sup>e</sup> corps, suivi de près par le 8<sup>e</sup>, débouchant de Ciudad-Rodrigo, investit Almeida, après que Ney eut vivement poussé l'avant-garde anglaise.

Bâti sur la rive droite de la Coa, au sommet de rochers escarpés dont ce cours d'eau est encaissé, à peu de distance de la chaîne ardue qui sépare les eaux du Mondego de celle du Duero, Almeida est le boulevard du Portugal. Cette place renfermait 5000 hommes de garnison, de riches magasins, un matériel considérable, enfin tout ce qui promet une longue résistance. On ne fut en mesure de travailler aux tranchées qu'au bout de trois semaines. 10 jours après, les batteries de la seconde parallèle commencèrent leur feu qui produisit un effet aussi inattendu que décisif. Dans la soirée une bombe enflamma le principal magasin à poudre qui sauta avec un fracas terrible. La ville presque entière fut détruite, les remparts s'écroulèrent, une partie de la garnison périt et le lendemain la place ouvrit ses portes.

Wellington laissa prendre Almeida avec non moins de sang-froid qu'il avait laissé prendre Astorga, puis Ciudad-Rodrigo. Il se replia sur la rive gauche du Mondego, derrière Celorico. La difficulté des vivres, la nécessité d'attendre Reynier, que le général en chef appelait auprès de lui, suspendirent le mouvement général. Lorsque l'armée entière fut réunie, elle forma trois colonnes de Guarda à Pinhel et poussa en avant :

Junot à droite, Reynier à gauche, Ney au centre soutenu par Montbrun. (effectif 54,500 hommes).

Les 6<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> corps pénétrèrent de vive force dans Celorico. Là, au lieu de s'engager dans la route directe et de forcer, pour gagner Coïmbre, les aspérités de la Serra-Estrella, ils passèrent la rivière et pointèrent sur Visco, flanqués par le 8<sup>e</sup> corps qui les côtoyait en présentant son front aux milices des provinces septentrionales. On tournait Wellington par sa gauche; mais, loin de se déconcerter, il suivit avec son centre et sa gauche le mouvement des Français, et se porta sur la Serra-d'Alcoba qui encaisse la rive droite du Mondego. La lenteur de Massena que retardaient les convois et les mouvemens de Trant, lui permit de saisir le premier les montagnes de Busaco, plateau long de deux lieues appuyé par la droite au Mondego, assis sur des rochers de granit de 200 pieds d'élévation, traversé par les deux chemins de Viseu à Coïmbre.

La possession de cette forteresse naturelle était capitale: il fallut la lui disputer. Mais, au moment de l'attaque, il fut inopinément renforcé par son aile droite, et réunit à l'avantage de la position celui du nombre. Deux colonnes montèrent à l'assaut: Ney à droite, Reynier à gauche. Junot et la cavalerie, que la circonstance rendait inutiles, se tinrent en réserve. On échoua: les Anglais culbutèrent les têtes de colonnes comme elles cherchaient à se former sur la crête du plateau. Ils mirent hors de combat 4000 hommes et décidèrent le général en chef à recourir à d'autres combinaisons.

Le lendemain, en se masquant par de fausses attaques, il se jeta par la droite dans un chemin de traverse qui rejoint la grande route d'Oporto à Coïmbre. Wellington s'en aperçut trop tard pour déboucher de son camp et lui faire obstacle, il n'avait plus qu'à se hâter de le prévenir sur la route de Lisbonne. La droite, le centre des Anglo-Portugais obliquèrent en arrière, la gauche passa par Coïmbre pour faire face à l'avant-garde française et couvrir la retraite. Malgré leur précipitation, ces colonnes eussent peut-être été disloquées si le désordre ne se fût mis à Coïmbre dans les rangs français.

Junot entra le premier dans cette ville que les habitans avaient abandonnée. Ses soldats se livrèrent au pillage et il ne fallut pas moins de quatre jours pour se remettre en état de marcher. On n'était plus qu'à 6 ou 7 journées de Lisbonne. L'armée brûlait d'atteindre les Anglais, de venger l'échec de Busaco; elle sortit de Coïmbre, et, 48 heures après, elle arriva à Leyria. C'est là que l'on apprit qu'il fallait renoncer à l'espoir de livrer bataille: on sut que l'ennemi avait élevé à grands frais, dans les lignes de Torrès-Vedras, un vaste camp retranché; on comprit qu'il voulait traîner la guerre en longueur, qu'on allait se trouver en présence

d'une barrière insurmontable, tandis que sur les flancs et sur les derrières on serait aux prises avec une population insurgée. Dès le même jour, on eut le prélude de ces attaques de flanc. On avait laissé à Coïmbre, dans deux couvens fortifiés, 2 à 3000 blessés et 500 hommes de garnison. On avait nommé gouverneur de la place un général portugais et l'on avait pris des otages. Malgré ces précautions, les milices de Trant, qui déjà plus d'une fois avaient inquiété le flanc droit de l'armée, et qui s'étaient retirées sur le Duero, entrèrent dans la ville, firent capituler la garnison et emmenèrent les blessés prisonniers à Oporto.

Ce funeste incident, le désappointement de ceux qui croyaient toucher au terme d'une pénible campagne, affectèrent cruellement l'armée. On s'en prit au général en chef; de fâcheuses mésintelligences éclatèrent, et la confiance, dont tant de souvenirs avaient investi le vainqueur de Zurich, reçut une atteinte profonde. Il ne fut cependant point indigne de lui-même. Loin de perdre courage, il résolut de reconnaître ces lignes si redoutées. Les 2<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps poussèrent aux arrière-gardes alliées et, après deux jours de vifs combats, il les replièrent dans leurs retranchemens.

Le camp de Torrès-Vedras, flanqué à droite par le Tage, à gauche par la mer, présentait, en première ligne, de Villafranca à l'embouchure du Zizambre, 30 redoutes avec fossés et palissades, armées de 140 bouches à feu, en seconde ligne, derrière de profonds ravins encaissés d'une muraille de rochers, 65 ouvrages et 150 bouches à feu, enfin, en troisième ligne, au bord de la mer, pour protéger l'embarquement, en cas d'échec, 11 ouvrages et 96 pièces.

Wellington était rentré dans ces lignes inexpugnables, à la tête de 62,000 hommes. Il y appela successivement les milices de Lisbonne, celles des provinces méridionales, deux divisions espagnoles de l'armée de La Romana. Enfin il opposa à 40,000 Français jusqu'à 100,000 baïonnettes. A une grande circonspection le général anglais joignait une juste appréciation de la valeur de ses adversaires. Ceux-ci osèrent se déployer sur les hauteurs d'Alenquer, devant les positions des coalisés, et, malgré l'infériorité du nombre, ils les tinrent en échec pendant six semaines.

Massena comptait sur la prochaine arrivée du 9<sup>e</sup> corps, sur la coopération de Soult, enfin sur un mouvement général des armées d'Espagne, combiné de manière à placer de forts échelons sur sa ligne de retraite. Ses espérances furent trompées. Drouet seul entra plus tard en ligne. Le 5<sup>e</sup> corps ne passa point Badajoz, les armées du centre et du nord fournirent à peine quelque cavalerie, celles de Catalogne et d'Aragon ne se départirent point des opérations qu'elles avaient commencées.

Pendant les miliciens portugais du nord, les Galiciens, les gue-

rillas des Castilles et de la Navarre redoublèrent d'efforts pour rompre les communications entre l'Espagne et Massena. Lorsque Drouet eut péniblement amené à Ciudad-Rodrigo 12 à 14,000 hommes, Almeida était bloqué par Sylveira. Le 9<sup>e</sup> corps dut se frayer à main armée le passage, dans le même temps que le général en chef, après avoir épuisé les environs d'Alenquer, se décidait à rétrograder.

L'armée se replia sur Santarem, et s'étendit à droite par Gollegao et Thomar jusqu'à Leyria qui fut occupé par la cavalerie. Son mouvement, habilement dérobé à Wellington, le surprit. Il savait que son adversaire avait fait construire un équipage de pont; il craignit qu'il ne portât la guerre de l'autre côté du Tage et il se hâta d'y faire passer son aile droite que commandèrent tour-à-tour Hill et Neresford. Le lendemain il déboucha de son camp pour reconnaître les positions des Français.

Santarem s'élève sur une hauteur à pic flanquée par le Tage, couverte par un cours d'eau large et marécageux. On y parvient au moyen d'une digue, puis d'une étroite chaussée creusée entre deux éminences sur les pointes du coteau. Ce long défilé de 1400 toises était battu par l'artillerie du 2<sup>e</sup> corps. Avant d'entreprendre de le forcer, les Anglo-Portugais s'y arrêtèrent une journée entière, le jour suivant ils ouvrirent le feu. Mais, après s'être assuré que le gros de l'armée était là, ils se retirèrent, prirent leurs cantonnemens autour de Cartaxo où ils se retranchèrent; puis ils ajoutèrent aux travaux de Torrès-Vedras et firent couvrir d'une ligne de redoutes les approches de Lisbonne, du côté de l'Alemtejo.

L'obstination de Wellington à se tenir sur la défensive, reposait sur des considérations politiques autant que sur des combinaisons militaires. La situation de l'Angleterre imposait au général tory la loi d'éviter un engagement sérieux. On agitait la question de la régence : les débats du parlement avaient ranimé l'opposition, à qui un échec de l'armée de Portugal eût donné gain de cause. Les Français, de leur côté, n'avaient pas un moindre intérêt à éluder la bataille. Les maladies, les privations, les avaient affaiblis, et ils espéraient encore qu'on ne les abandonnerait point à eux-mêmes. Ils s'assurèrent de Punhète, des passages du Zézère, ils continrent la garnison d'Abrantès et se mirent en possession d'une vallée fertile où ils trouvèrent abondance de vivres. Sur ces entrefaites, Drouet, après avoir disposé d'une de ses divisions pour contenir et battre Sylveira, Trant et Wilson, poussa 6000 hommes jusqu'à Leyria.

Les deux armées restèrent ainsi en présence jusqu'au mois de mars. A cette époque, il n'y avait plus des 2<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> corps que 28,000 fantassins en état de combattre. On entendait encore le canon de Badajoz, mais on ne conservait plus d'espoir de ce côté. L'insuffisance des ressources que l'on pouvait attendre de l'Espagne, était démontrée par la faiblesse du ren-

fort de Drouet. Enfin, le ministère anglais était sorti victorieux de la crise qui l'avait ébranlé. On n'avait plus de motif pour rester en vue de Lisbonne; Massena se résigna à donner l'ordre de la retraite. Il combina ses premiers mouvemens de manière à laisser Wellington dans le doute s'il passerait le Tage à Punhète, s'il suivrait les chemins de Castelbranco, s'il chercherait à livrer la bataille; ou si, en portant toutes ses forces sur sa droite par un changement de front, l'aile gauche en arrière, il ne saisirait point la route de Coïmbre. Pendant que l'ennemi le cherchait avec anxiété dans ces quatre directions, il prit habilement la dernière. Junot s'échelonna derrière le 6<sup>e</sup> corps, et, flanqués l'un et l'autre par Reynier qui s'engagea dans le chemin latéral de Thomar, ils se rapprochèrent du Mondego.

Wellington, irrité de sa méprise, rassembla ses colonnes éparses et lança 30,000 hommes à gauche dans le dessein de déborder Ney, de le prévenir à Coïmbre. La tête de colonne atteignit en avant de Pombal le dernier bataillon français; elle le poussa vivement, le chassa de la ville et s'y établit. Ney résolu à ralentir cette ardeur, fit alors faire à sa troupe volte-face et reprit Pombal avec une telle vigueur, que même après que la ville fut évacuée, les Anglais hésitèrent à y pénétrer de nouveau. Deux jours après, ils abordèrent encore l'arrière-garde près de Redinha. La rencontre était périlleuse, l'armée entière, engagée dans un long défilé, encombré de voitures, n'avait de retraite que par le pont de Redinha qui traverse un affluent de la Soure. On était exposé à une effroyable déroute, à moins de défendre l'entrée du vallon jusqu'à ce que la file des voitures se fût écoulée. Ney s'y dévoua; il prit une de ses divisions, et, le ravin à dos, il soutint le choc des 30,000 ennemis jusqu'à ce que le passage fût déblayé. Alors, au pas de course, il franchit le ruisseau pour reprendre ses rangs derrière une autre division qui l'attendait sur la hauteur opposée, couverte par une batterie. Comme les assaillans s'ébranlaient, croyant profiter de son désordre apparent, un détachement, placé en embuscade, les chargea par le flanc, en même temps qu'ils furent criblés de front par un feu roulant. Ils évacuèrent précipitamment le champ de bataille et laissèrent les Français s'éloigner paisiblement. Mais la situation s'était singulièrement compliquée. Coïmbre était occupé par les miliciens du nord, le pont de Mondego était rompu, les maisons crénelées, et il eût fallu pour forcer le passage plus de temps que n'en laissait la proximité des Anglais. C'était encore une des funestes conséquences du partage du commandement. Drouet, qu'on n'avait point mis sous les ordres de Massena, se retirait pour son compte; il avait refusé de s'arrêter à Coïmbre et l'armée était perdue si elle eût été moins aguerrie. On n'hésita point, on changea de front en pivotant sur l'aile

droite, et l'on gagna Miranda-del-Corvo, où le 6<sup>e</sup> corps prit position de manière à déconcerter les efforts de l'ennemi qui tenta de déborder ses deux ailes.

Désormais la retraite était directe ; mais, de Miranda à Celorico, la route est entrecoupée de ravins et forme une suite de périlleux défilés. Ney fit face à tous ces dangers ; il sut partout imposer à l'ennemi. Toutefois, au passage de la Ceira, à Fox-d'Arunce, il ne put éluder l'action, où, par un hasard peu commun, les deux partis lâchèrent pied en même temps. Le brave maréchal eut le premier rallié sa troupe, il détruisit le pont et se mit en sûreté sur l'autre rive. On parvint de la sorte, sans autre perte que quelques prisonniers, aux bords du Mondego, où l'on fit halte. On recula ensuite jusqu'à la Guarda, point culminant des montagnes. Là, Massena donna l'ordre de rentrer sur-le-champ en opérations. Il pressentait que Wellington allait profiter de sa position centrale pour rompre tour-à-tour les colonnes morcelées qui menaçaient le Portugal, et pour prévenir un succès que tant d'exemples rendaient présumable, il voulait courir au Tage et se lier avec le 5<sup>e</sup> corps. Mais il avait perdu 20,000 hommes, mais l'artillerie était complètement désorganisée, mais les troupes harrassées demandaient quelque repos. Il fut contraint de renoncer à ce dessein si bien conçu, et, comme Ney s'y était vivement opposé, il crut devoir malgré ses glorieux et récents services, lui retirer son commandement dont il investit provisoirement Loison. Résolution funeste : on plia jusqu'à la Coa, et les alliés ayant forcé le passage de cette rivière à Sabugal près d'Almeida, on se réfugia sous le canon de Ciudad-Rodrigo ; puis, chassé par l'épuisement de la contrée, on prolongea la retraite jusqu'à Salamanque.

Cependant Wellington, selon que Massena l'avait prévu, laissa son aile gauche sur la Coa et, avec son centre, il passa le Tage pour secourir son aile droite qui, réunie aux Espagnols, s'avancait contre l'armée du midi. L'état des affaires lui ayant paru satisfaisant de ce côté, il revint rapidement sur ses pas et investit Almeida.

De son côté, Massena, brûlant de prendre sa revanche, après avoir tiré de l'armée du nord quelques secours en artillerie et cavalerie, se rapprocha de la place à la tête de 30,000 hommes dans le dessein de la ravitailler. Il n'y réussit point. Les Anglo-Portugais (50,000) se formèrent sur un plateau compris entre la Coa qu'ils avaient à dos, et l'un de ses affluens. La position n'était abordable que par leur droite et, pour s'y déployer, il fallait enlever brusquement un défilé formé par le village de Fuentès-de-Oñoro. La victoire sur ce point eût acculé l'ennemi à la rivière et aux remparts d'Almeida. Mais il ne sut saisir ni le lieu, ni le moment et l'on dut alors regretter amèrement le départ de Ney. Le

9<sup>e</sup> corps devait enlever le village, le 6<sup>e</sup> le tourner, la cavalerie déborder l'aile droite ennemie, le 8<sup>e</sup>, le 2<sup>e</sup> tenir en échec son centre et sa gauche. L'attaque fut conduite sans ensemble et mollement. Montbrun entra trop tard en ligne, et Wellington, dont Loison avait, dès la veille, attiré l'attention en ouvrant mal-à-propos le feu devant Fuentès-de-Oñoro, Wellington eut le temps de barrer, par des masses imposantes, le défilé dont l'occupation était décisive. La journée s'écoula sans qu'on pût le forcer. Le lendemain, des retranchemens, élevés pendant la nuit, le rendaient inexpugnable. On resta quelques jours en présence. Enfin, Massena donna l'ordre à la garnison d'Almeida d'évacuer la place et de la démanteler. Ce coup de main difficile fut glorieusement exécuté. Au signal donné, tandis que Massena tenait en suspens, par ses démonstrations, l'armée coalisée, une effroyable détonation ébranla la plaine : les remparts d'Almeida sautèrent, la garnison déboucha vivement, traversa les lignes ennemies et se retira sur la frontière d'Espagne où toute l'armée la suivit.

Arrivé à Ciudad-Rodrigo, Massena apprit son remplacement par Marmont et lui céda le commandement. Cependant Wellington retourna en Estramadure pour assiéger Badajoz. Mais Drouet, survenant par Almaraz, mais les autres corps, se portant vivement sur la Guadiana, le forcèrent de rentrer en Portugal. Les pertes éprouvées par le feu, par des fièvres épidémiques, l'avaient considérablement affaibli ; il gagna lentement d'abord Castelbranco, puis les rives de la Coa. Marmont côtoya ses mouvemens, conjecturant qu'il voulait ou assiéger Ciudad-Rodrigo ou secourir les opérations des Galiciens.

De ce côté, 20,000 hommes sous Abadia, ayant fait irruption dans le royaume de Léon et repris Astorga, s'étaient déployés sur l'Orbigo, flanqués par les Asturiens de Santo-Cildès, qui n'avaient point cessé de batailler avec Bonnet. Dorsenne avait alors remplacé Bessières à l'armée du Nord ; il réunit sur l'Esla, à deux divisions de la jeune garde, celle de Bonnet, et il marcha sur l'ennemi en trois colonnes, soutenues par une réserve de la vieille garde. Son but était de l'accueillir à Astorga et de l'engager à accepter la bataille. Abadia n'osa point lui tenir tête ; il évacua la place et se retira dans les montagnes d'Orense. L'arrière-garde, forte de 5000 hommes, fut seule atteinte et taillée en pièces à Villafranca.

Pendant ce temps, Wellington investit Ciudad-Rodrigo. Mais Marmont, ayant appelé l'aide de Dorsenne qui le rejoignit à Tamamès, lui en fit lever précipitamment le siège, il le poursuivit avec succès, puis on entra en quartier de rafraîchissemens. D'une part, le quartier général s'établit à Salamanque, de l'autre à Almeida.

Au commencement de la campagne de 1812, saisissant le moment où

Montbrun et Dorsenne s'étaient éloignés : l'un pour contenir la Navarre, l'autre pour seconder la conquête de Valence; Wellington investit brusquement Ciudad-Rodrigo. Les travaux furent poussés avec vigueur. Au bout de neuf jours de tranchée, les assiégeans donnèrent l'assaut et s'emparèrent de la place, où ils laissèrent une forte garnison espagnole.

Après cette heureuse opération, dont le résultat paralysait l'armée française, Wellington, comme pour la défier de lui disputer sa conquête, rentra dans son camp, où il resta jusqu'au mois de mars. Ce fut alors qu'il retourna sur la rive gauche du Tage pour assiéger et prendre Badajoz. Au lieu de renouveler sa manœuvre de l'année précédente qui, d'ailleurs, eût été contrariée par la perte de Ciudad-Rodrigo, Marmont imagina de faire diversion en envahissant le Portugal. Mais il s'y prit trop tard: ses excursions sur la Coa, sur Castel-Branco, ne troublèrent point son adversaire qui, après la réduction de Badajoz, revint à Almeida et le refoula dans ses cantonnemens sur la Tormès.

Les remparts de Badajoz, de Ciudad-Rodrigo devaient désormais arrêter en tête les deux colonnes qui avaient tenté l'invasion du Portugal. Pour fixer le sort de la campagne, il suffisait de rompre entre elles toute communication en interceptant le seul passage du Tage, où l'on eût conservé un pont. Hill avec l'aile droite de l'armée alliée, tandis que le général en chef imposait à Marmont, en se montrant prêt à déboucher de l'Agueda, obliqua à gauche en arrière, traversa la Guadiana près de Medellin et parut inopinément à Almaraz, où une double tête de pont couvrait un pont de bateaux défendu par 500 hommes. Le retranchement de la rive gauche fut vigoureusement enlevé, l'autre aussitôt se rendit. Les vainqueurs détruisirent le pont, l'artillerie, les travaux et revinrent à leurs rangs.

Wellington, maître de porter son effort contre Soult ou contre Marmont, n'hésita point. Animé de l'espoir de délivrer d'un seul coup l'Espagne, il franchit l'Agueda, et en quatre jours il conduisit 50,000 hommes sous les murs de Salamanque.

Les choses avaient bien changé depuis deux ans que durait cette période de guerre. L'armée alliée s'était aguerrie, et 30,000 hommes, envoyés de l'Angleterre, à diverses reprises, avaient plus que comblé ses vides, tandis que le recrutement des corps français n'avait jamais été en proportion de leurs pertes. En outre, à ce moment, les apprêts de l'expédition de Russie avaient rappelé la vieille garde, la cavalerie, un grand nombre de soldats d'élite et la plupart des généraux. Ces déficits, ces mutations dans les cadres et le commandement, avaient énervé l'armée

déjà fatiguée d'une lutte lointaine, dont il n'était plus donné d'entrevoir le terme.

A l'approche de son adversaire, Marmont se replia sur la rive droite de la Tormès, et manœuvra pour soutenir trois couvens fortifiés qui défendaient le pont de Salamanque. Mais, réduit à 22,000 hommes, il ne fut point assez fort pour empêcher les Anglais de les assiéger et de les prendre. Alors il recula jusqu'au Duero, où il prit position sur la rive droite entre Tordesillas et Palos, appelant à son aide l'armée du centre et la division Bonnet, qui était rentrée depuis long-temps dans les Asturies. Lorsque ce dernier général l'eut rejoint, avec 8000 hommes, il crut pouvoir revenir à l'attaque. Après avoir habilement trompé les alliés par ses démonstrations à Toro, il se concentra rapidement vers Tordesillas, et déboucha sur leur extrême droite qu'il repoussa rudement. Aussitôt les deux armées se formèrent en masse et se mirent à marcher vivement : l'une par sa droite, l'autre par sa gauche, vers la Tormès. Elles se côtoyèrent ainsi pendant trois jours et se trouvèrent durant une journée entière, à portée de canon. Mais les deux généraux craignaient d'engager également la mêlée. Marmont prétendait gagner de vitesse, déborder les Anglais et s'asseoir sur leur ligne de retraite. Wellington s'efforçait d'appuyer sa ligne de bataille sur les forts de Salamanque. Le maréchal passa le premier la Tormès, à trois lieues au-dessus de la ville, et s'étendit par sa gauche jusqu'à la grande route de Ciudad-Rodrigo ; mais Wellington, traversant Salamanque, prit position sur une chaîne de hauteurs qui bordent la rivière. La bataille était inévitable, et elle pouvait avoir pour résultat de culbuter les vaincus dans la Tormès. On devait forcément manœuvrer : les Anglais par leur droite pour dégager la route, les Français par leur gauche pour la fermer, et le pivot des deux armées était un groupe de mamelons appelés Arapiles situés près du village du même nom.

Le 22 juillet, à l'aube, l'armée française s'ébranla. Bonnet saisit le plus élevé des Arapiles. Marmont y plaça sur-le-champ du canon, et forma ses colonnes de manière à changer de front, l'aile gauche en avant. Ce début eût sans doute décidé de la victoire si les divers élémens de l'armée eussent eu entre eux cette liaison parfaite que donne une longue habitude. Il n'en était point ainsi : on manœuvra sans ensemble. Les divisions de la gauche, au lieu de mesurer leurs pas sur ceux du centre, s'étendirent témérairement et laissèrent vide un large intervalle dont Wellington profita pour y pousser ses colonnes. Comme Marmont s'appêtait à parer le coup, il fut grièvement blessé et enlevé du champ de bataille. Bonnet prit sa place et fut presque aussitôt mis hors de combat. Il y eut indécision parmi les généraux divisionnaires. L'aile gauche fut

entièrement défaite et le centre profondément ébranlé. La droite seule restait intacte ; Clausel rallia sur elle les débris de la gauche ; le centre s'établit sur un plateau qui lui permit de braver les efforts de l'ennemi et parvint, à la nuit, à se mettre en sûreté sur la rive droite de la Tornès. Dans cette journée les pertes furent à-peu-près compensées : de chaque côté, 5000 tués ou blessés et, en outre, du côté des Français, 2000 prisonniers. Mais les suites eurent une immense portée. L'armée battue, refoulée à Alba, ne pouvait plus atteindre le Duero sans risquer d'y être prévenue, elle était donc contrainte de se retirer obliquement sur Arrevalo pour gagner Valladolid, par un long détour. Cette circonstance seule assurait aux Anglais l'initiative des mouvemens.

Le lendemain de la bataille, il y eut un engagement d'arrière-garde, et le même jour on rencontra les avant-postes du centre. On était serré de trop près pour opérer la jonction des deux armées ; elles se séparèrent pour couvrir : l'une Madrid, l'autre la route de France. Clausel prolongea sa marche jusqu'à Burgos, et Wellington, après avoir occupé Valladolid, laissant son aile gauche en observation sur le Duero, s'avança à grands pas sur Madrid. C'est ce que les généraux français avaient prévu. Joseph céda le terrain, il évacua tour-à-tour Ségovie, Madrid, Aranjuez pour se jeter dans les rangs de Suchet. Wellington prit possession de la capitale et porta son aile droite sur le Tage. Clausel, alors, revenant sur ses pas, rentra dans Valladolid et refoula l'aile gauche sur Arrevalo. Le général ennemi, frappé de surprise, y courut avec son centre, replia de nouveau les Français ; puis, renforcé de 12,000 Galliciens conduits par Santo-Cildès, il les repoussa jusqu'à la Sierra-d'Occa. Souham venait de remplacer Clausel ; il établit son quartier général à Briviesca, tandis que les alliés mirent le siège devant le château de Burgos que défendait Dubreton, à la tête de 1800 hommes.